

Bientôt les grandes vacances ! Vanessa n'est plus une enfant, mais elle ressent cette même excitation que lorsqu'elle était jeune. Cette envie de brûler tous ses dossiers, d'envoyer balader ses collègues. Demain, c'est le départ pour un long voyage qui la mènera en Espagne.

Elle a préparé ses valises, fait le plein de gas-oil, garé sa voiture au parking, sans oublier d'arrimer la caravane pleine à ras bord de packs de bouteilles d'eau.

Tout au long de la journée, Vanessa s'est montrée naturelle et enjouée, cherchant à tromper sa soif d'aventure. Parfois, son regard s'égarait sur les larges baies vitrées qui donnent sur l'avenue de la Grande-Armée et sur l'Arc de triomphe. Elle s'imaginait alors emprunter l'avenue Charles-de-Gaulle, puis rejoindre le périphérique pour sortir de Paris. Mais le téléphone n'a cessé d'interrompre ses rêveries.

Si elle s'était écoutée, elle n'aurait pas hésité une seule seconde à abandonner ses interlocuteurs pour filer au parking et appareiller sur-le-champ. Mais au lieu de leur raccrocher au nez, elle leur a répondu poliment pour enregistrer des sinistres et ouvrir des dossiers d'indemnisation.

— N'ayez pas d'inquiétudes, vous avez bien souscrit un contrat couvrant le dégât des eaux... Le remboursement ne

tardera pas... Oui, vous pourrez choisir un nouveau papier peint chez nos fournisseurs partenaires...

Patience ! Ce soir, à dix-sept heures trente, Vanessa rangera son bureau, fermera ses tiroirs à clé, se connectera sur le serveur de la société pour rédiger un message d'absence et éteindra son ordinateur. Ses doigts en fourmillent d'avance.

Ses collègues sont venus plus d'une fois se moquer d'elle. Surtout cette teigne de Marie-Françoise qui lui a annoncé qu'elle l'avait inscrite à son insu sur le site de covoiturage de la société.

— Tu n'imagines pas la chance que tu as ! lui a-t-elle dit d'un air condescendant. Tu vas peut-être faire la connaissance d'une huile du service finance. Enfin, s'il accepte de monter dans ta vieille guimbarde, parce que j'ai oublié de le signaler dans ton profil.

Vanessa a haussé les épaules et lui a tourné le dos. Ce n'est pas la première fois qu'elle essuie des sarcasmes et des plaisanteries peu amicales. Dans ce grand bureau en open space qu'elle partage avec une trentaine de conseillers, elle a rarement le loisir de s'isoler. Depuis quatre ans qu'elle est employée dans les assurances MAFTAX, elle n'a pas non plus rencontré beaucoup de nouvelles têtes.

Pourtant, elle ne céderait sa place pour rien au monde. Même si le travail au département des déclarations de sinistres est fastidieux, il paie bien. Et Vanessa est prête à tout pardonner tant qu'elle conservera cette vue magnifique sur Paris. Une provinciale comme elle ne pouvait pas espérer mieux que de surplomber la capitale depuis le quarante-cinquième étage de la plus haute tour de la Défense.

— Ce sera pour toi l'occasion de sortir de ta petite zone de confort, a poursuivi Marie-Françoise en passant ses doigts manucurés dans sa chevelure blond platine.

Ce qu'elle peut être agaçante, lorsqu'elle se prend pour une responsable des ressources humaines ! Il est vrai que Vanessa ne descend jamais au réfectoire du quarantième étage pour le déjeuner et, de ce fait, ne rencontre aucun autre employé de la tour FIRST. Mais elle n'est pas pour autant une sauvage ! Elle a des amies et des amis. C'est juste qu'elle n'aime pas cette atmosphère pesante de cantine où il lui faut évoquer ses projets de week-end dès le début de la semaine : des barbecues, des anniversaires d'enfant ou de mariage.

Des projets de ce type, Vanessa n'en a pas ! Lorsqu'elle ne travaille pas, elle lit beaucoup, va au club de sport, voit ses amis et s'occupe de son association Donnons de l'eau à l'Afrique. Elle imagine d'ici les airs faussement attendris que prennent ses collègues quand Marie-Françoise parle de sa progéniture. Les seuls enfants que Vanessa connaît sont ceux qui s'entassent sur les posters tapissant les murs de son salon. Faméliques, ils la regardent en silence avec leurs grands yeux sombres et suppliants, ce qui lui suffit amplement. Ce serait un comble si eux aussi venaient à raconter leur vie.

Entre midi et deux, Vanessa reste souvent à son bureau avec un sandwich et, rarement, elle va faire quelques courses dans les magasins qui peuplent le parvis de la Défense. Elle en profite alors pour acheter un livre ou quelques feuilles de laitue et du jus de tomate pour son repas du soir.

— Et peut-être même de trouver le grand amour ! a ajouté Marie-Françoise en pinçant les lèvres.

Qu'elle rie, cette pimbêche ! Si elle croit que Vanessa l'a attendue pour ça. Bon ! C'est vrai qu'en ce moment, c'est plutôt le calme plat. De toute façon, Vanessa ne souhaite pas se fixer. À vingt-sept ans, elle estime être beaucoup

trop jeune pour se marier, avoir des enfants et finir sa vie dans un trou paumé en province. Et puis, elle plaît encore beaucoup, on la regarde quand elle passe devant les terrasses des cafés. Le « placard à gamins » attendra ! Alors, que cette Marie-Françoise aille au diable avec ses quatre enfants et ses allures de mannequin ! Ce soir, Vanessa sera débarrassée pour deux bons mois de sa trombine de première de la classe.

— Toutes nos excuses, mais je crois qu'ils n'ont pas de papiers peints roses, répond Vanessa à sa cliente, pendant que d'autres quolibets fusent. Non, madame. L'assurance ne prend pas en charge le temps de séchage.

— Eh ! Sœur Thérèse de la soif ! Pourquoi ne leur proposes-tu pas d'en mettre de côté quelques litres pour tes petits Africains ? lui crie Jean-Pierre, son collègue de derrière.

— Non, madame. Personne ne se moque de vos meubles Louis XV... Oui, un expert passera dans les prochains jours.

Vanessa se demande parfois si sa situation n'en rend pas jaloux plus d'un. Et si, tout simplement, ils ne supportaient pas de la voir habitée par un idéal humanitaire ? Ils rêvent peut-être eux aussi d'en avoir un. Ainsi, Vanessa serait à leurs yeux le vibrant témoignage de leurs existences misérables.

Tandis que l'après-midi s'étire en longueur sans donner de signes de faiblesse, Vanessa promène ses regards sur les baies vitrées qui s'ouvrent sur le parvis de la Défense. Les façades des immeubles d'en face réfléchissent la lumière crue d'un soleil de septembre, encore haut. Le ciel bleu rayé de nuages blancs est propice aux vagabondages de l'esprit. Vanessa y devine toutes sortes de formes, comme le visage déformé de Marie-Françoise.

Ainsi, cette dernière l'a inscrite sur le site de covoiturage de la MAFTAX. Se pourrait-il, par le plus pur des hasards, que ce jeune homme brun aux yeux bleus, que Vanessa croise souvent dans l'ascenseur, ait répondu à l'annonce ? Elle éprouve un petit pincement au cœur à l'idée de ne pas le revoir avant deux mois. Non, décidément, elle n'a pas été très honnête quand elle a dit qu'elle ne regretterait personne ici !

— Eh ! Vanessa ! On a un candidat pour toi ! s'écrie Jean-Pierre en lui tapotant l'épaule.

Sa face hilare se reflète sur l'écran de veille de Vanessa, au milieu d'une série de lignes bleues qui s'entrelacent. Aussi soudainement qu'il est apparu, il s'efface lorsque Vanessa appuie sur une touche de son clavier pour rétablir sa session.

— Vous savez quoi ? ajoute-t-il en s'adressant au reste de la salle. Elle a décroché le gros lot. C'est un gars du cinquante-deuxième étage !

Vanessa réfléchit à toute allure. La tour FIRST qui héberge leur société compte cinquante-deux étages. Si cet homme a répondu à son annonce, c'est qu'il entend réellement voyager à bord de son véhicule. Et l'on ne déçoit pas les grands de ce monde !

Dans la grande salle du conseil sont réunis les chargés d'études marketing de la société d'assurance MAFTAX. Sagement installés autour d'une longue table en plexiglas, ils ne quittent pas des yeux le tableau blanc sur lequel défilent des graphiques de toutes sortes : des histogrammes, des courbes...

Chacun des participants connaît la posture à adopter, et toutes celles qu'ils devront éviter sous peine d'être trahis par la transparence de la table : ne pas croiser les jambes ni faire du pied à ses voisins – dans le cas présent, c'est fort peu probable, vu que les chargés d'études sont tous des hommes –, ne pas jouer avec ses ongles de quelque façon que ce soit et, surtout, plus que toute autre chose, veiller à ce que le regard inquisiteur de Bruno Dubois, directeur général de la MAFTAX, ne vienne pas s'égarer sur eux. C'est à peine s'ils osent respirer.

Les rideaux ont été tirés afin de capter au maximum l'attention des participants, si bien que Didier Janoski en a presque perdu la notion du temps. Il se souvient d'avoir passé la matinée à préparer la réunion avec ses collègues dans cette salle obscure, d'y avoir mangé un plateau-repas qu'on leur a apporté depuis la cantine des cadres. Il se rappelle aussi s'être fait la réflexion que la pièce avait

besoin d'être aérée. Bruno Dubois et son bras droit les ont rejoints juste après leur collation, et la réunion a pu débiter.

Si sa mémoire est bonne – et pour sûr, elle l'est –, Didier Janoski peut affirmer qu'il faisait beau lorsqu'il a quitté son domicile ce matin. Il a déposé son petit dernier à la crèche en bas de chez lui, puis a mené son aîné à l'école maternelle Françoise-Dolto. Il a ensuite marché jusqu'au boulevard de la Mission-Marchand, est monté dans un tramway au niveau de la station des Fauvelles, puis est descendu deux arrêts plus loin à celle de la Défense.

Il se souvient de chaque détail de son trajet, depuis la couleur de la robe – marron à fleurs beiges – de la vieille dame à qui il a cédé sa place dans la rame bondée, jusqu'aux employés pressés qu'il a l'habitude de croiser au pied des gratte-ciel. Il se revoit nettement éviter un groupe de jeunes lancés à pleine vitesse sur des skateboards, traverser un épais nuage de fumée devant les portes en verre de la tour FIRST, y saluer les retardataires accaparés par leurs cigarettes, puis prendre un ascenseur pour rejoindre le cinquante-deuxième étage. Pourtant, il est bien incapable de se remémorer le nombre de fois où leur PDG a tapé du poing sur la table pour crier après ses collègues et lui.

Didier Janoski a été formé à la rigueur et à l'intelligence émotionnelle dans son cursus d'études. Diplômé de l'ESSEC, détenteur d'un master en marketing de Carnegie Mellon, il sait aussi bien analyser des centaines de données pour en tirer la quintessence que lire dans le cœur de ses confrères. Le mot « ambition » vient en général en premier dans la liste des sentiments qui prédominent chez ceux de sa race. Mais aujourd'hui, il a plutôt l'impression que la peur s'est hissée au sommet de ses préoccupations.

Il va lui falloir convaincre Bruno Dubois et son second de lui accorder leur confiance pour une année de plus. C'est ainsi que, chaque mois de septembre, la direction procède avec ses élites.

Didier Janoski se sent très flatté d'être considéré comme une élite de la société MAFTAX. Trois cent soixante-quatre jours par an, il en retire énormément d'avantages. Une belle maison avec jardin à Courbevoie, à deux pas des zones vertes, des amis qu'il retrouve chaque week-end au Paris Golf et Country-Club et un compte en banque bien rempli auquel sa femme fait honneur. Mais aujourd'hui, il se croirait reparti à l'école primaire, lorsqu'il était terrorisé à l'idée de s'oublier devant toute la classe.

— À votre tour, Janoski ! tonne Bruno Dubois en donnant un grand coup sur la table pour réveiller l'assemblée. Je vous ai bien observé depuis une petite heure, et vous n'arrêtez pas de gigoter sur votre siège. Vous devez avoir des choses importantes à nous dire.

Pour les choses importantes, il faudra repasser ! Mais pour ce qui est d'avoir envie de se dégourdir les jambes, ce n'est pas faux ! Didier Janoski se lève de son fauteuil sous le regard mi-compassant, mi-joyeux de ses frères ennemis. Il va avoir l'insigne honneur d'essayer les tirs de missile de la direction.

PDG de la MAFTAX depuis dix ans, la cinquantaine bien sonnée, Bruno Dubois doit sa longévité à ce poste à un organe vocal hors du commun, qui lui permet de crier après ses subalternes. Il en intimide plus d'un par sa forte carrure, sa mâchoire volontaire, ses cheveux noirs de jais, ses yeux perçants et sa poigne vigoureuse.

Les jambes ankylosées, le cœur battant à tout rompre, Didier Janoski rejoint le tableau avec la désagréable impression de monter sur l'échafaud. Il regrette amèrement d'avoir

bu autant d'eau pour s'éclaircir la voix chaque fois qu'il pensait que son tour était venu d'intervenir. Finalement, il passe en dernier et se trouve fort incommodé.

— J'espère, Janoski, que vous allez nous surprendre cette année, grogne Bruno Dubois. Votre prestation de l'année dernière n'était pas bien brillante.

Didier Janoski entre sa clé USB dans l'appareil de projection, puis se racle la gorge avant de démarrer son exposé. Il se dit qu'il ne doit pas avoir fière allure. Il a beau être rompu à ce genre d'exercice de style, il sent que sa cravate se resserre sur son cou et que le degré hygrométrique grimpe sous ses aisselles.

Anxieux, il jette un dernier regard sur l'assemblée. Ses collègues ont l'air beaucoup moins stressés maintenant qu'ils ne sont plus sous le feu de l'ennemi. Le visage dur et fermé, Bruno Dubois reste accroché aux accoudoirs de son fauteuil, prêt à bondir. Son second ne quitte pas des yeux l'écran de son ordinateur portable et tapote les touches de son clavier. Didier Janoski commence à trouver étrange l'attitude du directeur adjoint. Il semble complètement détaché de la réunion. Comment s'appelle-t-il déjà ? Gauthier... Oui, c'est ça : Gauthier d'Albron.

Polarisé qu'il était par les éclats de colère de Bruno Dubois, Didier Janoski a failli ne pas remarquer la présence de ce Gauthier d'Albron. Depuis six mois qu'il a été nommé directeur adjoint de la MAFTAX, il n'a pas beaucoup frappé les esprits. On dit qu'il vient d'un cabinet de consultants au sein duquel il s'était hissé au poste très prisé de *partner*. On dit aussi qu'il a beaucoup voyagé avant de se fixer dans ce grand groupe d'assurances.

Il doit avoir la trentaine, ce qui est jeune pour accéder à ce rang hiérarchique. Pourtant, son air sévère le fait paraître plus vieux. En tout cas, il est la seule personne que Bruno

Dubois respecte. Peut-être sont-ce ses allures de bellâtre qui lui confèrent son immunité ! Avec ses traits réguliers, ses yeux bleus perçants et ses cheveux châtain clair, dont les boucles retombent négligemment en arrière, il semble tout droit sorti d'un magazine de mode.

— Alors, Janoski ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? hurle Bruno Dubois. Si vous vous loupez, vous aurez tout le loisir de bayer aux corneilles dans l'une de nos agences de province.

Didier Janoski sursaute et se hâte de démarrer son exposé. Lorsqu'il le termine enfin, au bout de cinq longues minutes, il a la sensation de baigner dans un marécage tant il se sent poisseux. Il rapproche ses deux jambes l'une de l'autre pour renforcer l'étanchéité de sa vessie et essaie un sourire qui ressemble plus à un rictus douloureux.

— Admettons ! lâche Bruno Dubois. Ce n'est pas très convaincant, tout ce micmac. J'ai un peu l'impression que vous avez cherché à nous embrouiller avec vos chiffres et vos diagrammes compliqués !

Didier Janoski sent ses épaules se raidir. Aïe ! C'est mal parti pour lui ! Il espère sincèrement que le couperet ne va pas tomber. Et s'il prenait l'envie au directeur de le muter dans une succursale au fin fond de la Lozère, sa femme n'apprécierait pas, c'est sûr !

— Qu'est-ce que tu en penses, Gauthier ? demande Bruno Dubois, soudain très calme.

Le directeur adjoint détourne le regard de son écran et commence à reformuler ce qu'il a compris de la prestation de Didier Janoski. Ses yeux bleu acier scrutent méthodiquement l'assemblée, tandis qu'il émaille son discours de larges sourires dévoilant deux rangées parfaitement alignées de dents blanches. Didier Janoski n'en revient pas : ainsi, Gauthier d'Albron l'a écouté. Qui plus est, il

semble avoir saisi des subtilités qui lui avaient complètement échappé.

— Je pense que nous pouvons retirer des bénéfices de ces nouvelles orientations, conclut Gauthier d'Albron.

Il se tourne vers Didier Janoski et lui adresse un sourire carnassier qui lui glace le sang. Bruno Dubois acquiesce et referme son dossier.

— Bon ! Voilà qui clôture notre cérémonie d'attribution des César, ricane le PDG, visiblement satisfait de sa boutade. Nous sommes mercredi. Vous aurez les résultats lundi prochain !

— Dormez bien et faites de beaux rêves ! lance Gauthier d'Albron d'un ton cynique.

Il se lève, range son ordinateur portable dans une mallette en cuir et se dirige vers la sortie. Sa silhouette athlétique disparaît avec élégance, tandis que des effluves de parfum italien envahissent l'air suffocant de la salle. Bruno Dubois éclate de rire, puis tape un grand coup sur la table.

— Et dire que c'est moi qu'on surnomme l'ogre ! grommelle-t-il.